

Guy-François Delaporte

PETITE MÉTAPHYSIQUE THOMISTE

ch. 4 L'acte (extraits)



OUVERTURE
PHILOSOPHIQUE

DÉBATS

L'Harmattan

PETITE MÉTAPHYSIQUE THOMISTE

Table des matières

1- INTRODUCTION

Thomas d'Aquin philosophe
Intention de l'ouvrage
Pourquoi philosopher ?
Envoi

2- LE SUJET DE LA MÉTAPHYSIQUE

Le genre-sujet
Les différents sens de l'être
La physique, science de l'être en qualité d'être ?
Dieu sujet de la métaphysique ?
Jugement de séparation
Conclusion : La substance, sujet propre de la métaphysique

3- LA SUBSTANCE NATURELLE

Ce qui tombe en premier dans l'intelligence
Qu'est-ce que la matière ?
Existence de la forme
Ombre portée de la forme sur les sciences biologiques
Forme, essence, spécimen
Virtus essendi
Conclusion : Définition de la substance naturelle

4- L'ACTE

Qu'est-ce que l'acte ?
Qu'est-ce qu'être ?
La forme est cause d'être
Conclusion : Éloge de la forme

5- L'INTELLIGER SUBSISTANT

Point d'étape
L'intelligence humaine
Les corps célestes, substances séparées
Éternité du mouvement et Création
La substance séparée
Le premier moteur : vie, intelligence et amour
L'intelligence première et son objet de connaissance

6- CONCLUSION

Conclusion d'Aristote
Conclusion de saint Thomas d'Aquin

4- L'ACTE

Sommaire :

QU'EST-CE QUE L'ACTE ?	1
- L'acte d'être chez Thomas d'Aquin	4
- L'acte d'être néothomiste	7
QU'EST-CE QU'ÊTRE ?	12
- Être est un verbe d'action !	12
LA FORME EST CAUSE D'ÊTRE	15
- Objection : Dieu lui-même est cause propre d'être	17
- Contre-objections	23
- Dieu ou la forme ?	25

Qu'est-ce que l'acte ?

Puisque la forme est acte, avons-nous dit, il nous faut désormais nous demander ce qu'est un acte. Et toujours en respectant le mode de procéder métaphysique attaché à la faiblesse de notre intelligence : aller du plus connu de nous vers le plus connaissable en soi. Comme pour la matière, par conséquent, nous commencerons l'étude de la notion d'acte à partir du mouvement, qui est ce qui nous saute le plus immédiatement aux yeux.

Petite métaphysique thomiste

Un mouvement est l'acte, c'est-à-dire l'activité, d'une puissance qui, en tant que puissance, est en passe d'acquiescer sa forme finale. Celle-ci, une fois atteinte, mettra un terme au mouvement. Le mouvement est donc un acte intermédiaire entre la puissance et l'acte final vers lequel elle se meut ou est mue. Par conséquent, le mouvement est déjà quelque chose qui existe comme acte, mais un acte encore imparfait au regard de l'inclination finale de la puissance.

(--)

La notion d'acte se retrouve aussi à propos de l'opération, qui est propre aux êtres animés. Les opérations physiques comme lever le bras, mettre un pied devant l'autre ou tout autre geste sont des actes. À la différence d'un mouvement comme la chute qui est l'acte d'une puissance passive mue de l'extérieur, l'opération, par exemple la digestion ou la marche, est l'acte d'une puissance active mue de l'intérieur par l'âme. La domination de cette puissance sur son conditionnement matériel est plus grande que celle d'une puissance passive inanimée, car cette dernière subit – Aristote écrit *pâtit* – tandis que la première agit.

(--)

Mais en son sens dernier et plénier, le mot acte est destiné à signifier non plus le devenir d'une puissance, mais la raison pour laquelle cette puissance est en devenir : l'étape ultime du mouvement qui est aussi son achèvement, c'est-à-dire la forme finale où la puissance trouve son repos. Acte est ici l'autre nom de la forme qui rend la substance achevée. Ce n'est plus un mouvement ni une opération, mais un principe actif auteur du maintien dans l'être complet.

(--)

Or, certaines notions comme celle d'acte en son sens plénier sont tout à fait premières en soi, même si nous parvenons en dernier à leur connaissance. Elles n'ont pas de concepts plus généraux qui permettraient de les définir. Le sens de ces notions peut cependant s'approcher par une induction que, nous le verrons, Aristote ne manque pas d'opérer. Le Philosophe rend ce jugement de ce qu'est l'acte : « *Ἔστι δὲ ἐνέργεια τὸ ὑπάρχειν τὸ πρᾶγμα* – *Esti dè energeia to hyparkhein to*

L'acte

pragma »¹. Le dictionnaire Grec-Français Bailly propose la traduction suivante des principaux termes de la phrase :

- *Energeia* : force des choses, du discours.
- *Huparkhein* : 1- commencer, 2- sortir de, naître, résulter de, 3- être le fondement, être ou exister antérieurement, être à disposition, - *en général* : être.
- *Pragma* : 1- affaire, activité, agissement, 2- tâche, obligation, 3- ce qui existe, événement, chose.

Différentes traductions anciennes ou contemporaines convergent vers une formulation consensuelle :

Guillaume de Moerbeke traduit en latin, à l'attention de Thomas d'Aquin :

- « *Est autem actus existere rem, non ita sicut dicimus potentia* »².

Les diverses traductions françaises récentes d'Aristote donnent :

- « L'acte est donc l'exister de la chose, non comme nous disons en puissance »³.
- « Donc, l'acte est, pour la chose, le fait d'exister, mais non de la manière dont nous disons qu'elle existe en puissance »⁴.
- « L'acte, donc, est le fait pour une chose d'exister en réalité et non de la façon dont nous disons qu'elle existe en puissance »⁵.
- « Est donc acte pour la chose, le fait d'exister sans que ce soit dans le sens où nous disons qu'elle est en puissance »⁶.

Deux traductions notables en langue anglaise proposent :

¹ Aristote, *Métaphysique*, L. Θ, ch. 6, 1048a31.

² Guillaume de Moerbeke, *In S. Thomae Aquinatis metaphysicorum aristotelis expositio*, L. IX, l. 5, texte d'Aristote, § 769. Ed. Marietti Rome / Turin, 1964, p. 436.

³ A. de Muralt, *Aristote – Les Métaphysiques*, Ed. Belles Lettres, Paris 2010, p. 241.

⁴ M. P. Duminil, A. Jaulin, *Aristote Œuvres complètes*, Dir. Pellegrin, ed Flammarion, Paris 2014, p. 2375.

⁵ J. Tricot *Aristote La Métaphysique* Ed. Vrin Paris 1953, t 2, p. 499.

⁶ Ch. Rutten, A. Stevens, *Aristote Œuvres*, ed. Gallimard, coll. La Pléiade, Paris 2014, p. 1086.

Petite métaphysique thomiste

- « *Actuality, then, is the existence of a thing not in the way which we express by 'potentially' »⁷.*
- « *Now actuality is the existence of a thing not in the sense in which we say that a thing exists potentially »⁸.*

(- - -)

La leçon commune de ces diverses traductions, c'est qu'à la notion d'acte est irrévocablement attachée celle d'existence effective, celle du fait d'exister. L'acte, tout acte est un exister, un *esse* écrit Thomas. *Esse*, exister, est l'activité propre de l'acte, de tout acte. Saint Thomas le répète à plusieurs occasions, être (*esse*) est « l'actualité de l'acte »⁹.

En conclusion, l'effectivité de l'acte et de la forme, leur actualité, c'est l'exister de la chose. Si l'on considère que le terme *acte* traduit le grec *energeia* d'où vient notre mot *énergie*, on remarque qu'il est composé du préfixe *en-* qui veut dire *dans, à l'intérieur*, et du nom *ergon* qui signifie *travail, action*. Exister est le travail intime – l'activité – de la forme dans et pour la substance. Lorsque la forme *éduite*¹⁰ par l'agent, s'est unie à la matière assignée et que cet agent externe s'est retiré, alors, la substance composée existe nécessairement par la puissance de la forme, d'une nécessité *a posteriori*, certes, et tant que l'union de ses deux principes demeure.

- *L'acte d'être chez Thomas d'Aquin*

Si *Exister* est bien la définition de l'acte et de la forme, nous ne comprenons plus l'accusation d'*essentialisme* portée à maintes reprises par tout un courant néothomiste à l'encontre d'Aristote. Essentialisme

⁷ W.D. Ross, *Aristotle's Metaphysics*, Clarendon Press, 1924.

⁸ J. P. Rowan, traduisant Mørbeke, *Commentary on the Metaphysics of Aristotle*, Henry Regnery Company, Chicago 1961, tome 2, p. 251.

⁹ *Somme de théologie* Ia, q. 3, a. 4, co. « Être est l'actualité de toutes les formes » ; *Q.D. de Potentia*, q. 7, a. 2, ad 9 « Ce que j'appelle être est l'actualité de tout acte ».

¹⁰ Reconnaissons que l'adjectif *éduite* est ce que nous avons appelé un latinisme paresseux. *Eductio* en latin exprime le fait que l'agent naturel extérieur ne sort pas d'un chapeau magique la forme qu'il va donner à la chose produite. Au contraire, il la tire progressivement de l'intérieur même de la matière du patient pour la transformer – c'est le mot juste – jusqu'à ce qu'elle soit structurée conformément à sa propre forme d'agent. Alors le patient possède sa propre forme et l'agent peut se retirer.

L'acte

qui serait en opposition avec la métaphysique de Thomas d'Aquin qualifiée d'*existentialiste*. On reprocherait à Aristote de ne pas tenir compte de l'existence ou de l'inexistence des choses dont il analyse les essences. Saint Thomas, au contraire attacherait une importance majeure à la notion d'*acte d'être*, encore nommée *acte d'exister* qui serait le cœur même de sa métaphysique. Gilson n'hésite pas à écrire :

« On peut dire que la pensée d'Aristote lui-même, si intensément réaliste d'intention et de fait, est pourtant restée vierge de toute préoccupation proprement existentielle »¹¹.

C'est à se demander, et la question vaut aussi pour Maritain ou Fabro, si, , alors qu'il découvre Thomas d'Aquin, il n'a pas encore en tête l'Aristote que ses premiers professeurs lui ont présenté, qui furent cartésiens et idéalistes.

Or, s'il est une vérité certaine, c'est que la notion d'acte est absolument centrale chez le Stagirite. La distinction acte / puissance est reconnue à l'unanimité des philosophes comme sa marque personnelle, sa valeur ajoutée propre à la philosophie, par laquelle, entre autres, il résout l'aporie de la venue à l'être. Il paraît impossible de soupçonner Aristote de négliger l'existence des choses quand il en fait la pièce maîtresse de sa pensée, et, comme nous le verrons, le nœud de l'approche de la nature de Dieu, perspective finale de sa métaphysique. Avouons ne pas voir du tout quel est ce péché d'essentialisme apparemment capital imputé à Aristote. Est-ce faiblesse d'esprit de notre part ou bien n'y a-t-il pas vraiment grand-chose à comprendre ?

Pour pallier, néanmoins, l'essentialisme prétendu d'Aristote et honorer l'existentialisme thomasiens allégué, est apparue au XX^e siècle et s'est imposée à toute la communauté thomiste, la doctrine de l' « *actum essendi* », c'est-à-dire de l'acte d'être ou d'exister, sous la bannière des trois grands néothomistes de la première moitié du siècle en question, Maritain, Gilson et Fabro¹².

¹¹ E. Gilson, *L'être et l'essence*, éd. Vrin, Paris 1972, p. 65.

¹² La gloire de ces trois auteurs fit tomber dans l'oubli le nom du véritable initiateur de ce courant de pensée, Norbert Del Prado op, *De veritate fundamentali philosophiæ christianæ*, Fribourg (Suisse), 1911. Cet auteur fit le mauvais choix d'écrire en latin.

Petite métaphysique thomiste

(- -)

À y regarder de près, Thomas est étrangement muet sur cette notion d'acte d'être. Humbrecht¹³ relève 17 occurrences de l'expression "*actus essendi*" dans toute l'œuvre du Maître et surtout, précise-t-il, au début de sa carrière. 17, c'est peu mais suffisant pour y prêter attention, d'autant que l'expression est encore présente dans ses dernières œuvres. Pourtant, la surprise n'est pas là. Voici ce qu'écrit Geneviève Barette, universitaire canadienne, en introduction et en quatrième de couverture de son livre de plus de 200 pages consacré à l'acte d'être :

« La notion d'acte d'être n'est considérée pour elle-même dans aucun texte du corpus thomasiens »¹⁴.

Th. D. Humbrecht le confirme d'ailleurs, en concédant à plusieurs reprises que « *Thomas ne s'explique pas* » sur l'acte d'être¹⁵. Et pour confirmer cette absence il en appelle à Gilson :

« Saint Thomas ne nous a laissé ni théologie ni philosophie de l'esse [acte d'être] »¹⁶.

Aussi bien Barette qu'Humbrecht et Gilson constatent donc l'absence de considération pour l'acte d'être de la part de saint Thomas. La défense en faveur de Thomas avancée par Gilson et rapportée par Humbrecht : la modestie d'un novateur qui ne voulait pas paraître tel, s'avère assez futile. C'est l'argument psychologisant de celui qui n'en a plus de rationnel.

Il semble donc bien que saint Thomas n'ait pas écrit un mot de clarification sur l'acte d'être et aucun auteur, à notre connaissance, n'a indiqué de lieu topique de définition et de développement le concernant. Quand on sait les pages entières rédigées et reprises par Thomas sur l'acte, la puissance, la substance, l'essence, etc. on ne peut qu'être interrogatif sur

¹³ Thierry-Dominique Humbrecht op, *Thomas d'Aquin, Dieu et la Métaphysique*, ed. Parole et Silence, Paris 2021, p. 853.

¹⁴ Geneviève Barette, *L'être comme perfection : Les sens d'actus essendi chez Thomas d'Aquin*, Éditions universitaires européennes, Montréal, 2014.

¹⁵ Thierry-Dominique Humbrecht op, *Thomas d'Aquin, Dieu et la Métaphysique*, pp. 921, 1047, 1051 (entre autres).

¹⁶ Thierry-Dominique Humbrecht op, *Thomas d'Aquin, Dieu et la Métaphysique*, p. 851, Humbrecht cite Gilson : *Elements of Christian Philosophy*, 1960.

L'acte

la portée véritable qu'il voulait accorder à cet acte d'être. Il est très difficile d'y voir le cœur de la métaphysique de Thomas d'Aquin et le dépassement de toutes les métaphysiques antérieures, notamment de celle d'Aristote, comme on le lit sous la plume de Léo J. Elders :

« Saint Thomas ne se contente pas de corriger la position d'Aristote sur la métaphysique, il est même convaincu que Platon et Aristote ne se sont pas engagés dans cette science ... car ils ne connaissaient pas la composition en toutes les choses, de l'acte d'être (esse) et de l'essence ... Parce que l'acte d'être est la réalité la plus profonde et la perfection la plus grande des choses, la métaphysique lui accorde même davantage d'attention qu'à l'essence »¹⁷.

Au vu du désert d'éclaircissement sur l'acte d'être chez Thomas, on ne peut que retenir son jugement sur une déclaration aussi affirmative.

(--)

Redisons-le, en dehors de ces quelques brefs passages, Thomas est muet sur le sujet.

- L'acte d'être néothomiste

Pourtant, malgré cette disette chez le Maître – et peut-être à cause d'elle – les disciples insistent : ce que n'aurait pas vu Aristote, et qui représenterait le dépassement définitif opéré par saint Thomas, c'est l'analyse suivante : une fois que l'agent naturel a effectué l'union de la forme et de la matière, donnant jour à la substance, cette dernière n'existe pas encore à proprement parler. Elle demeure en puissance à un second acte, "l'acte d'être ou d'exister", donné directement de l'extérieur par un agent qui est la cause propre d'être, nommément Dieu. Voici ce qu'écrit Gilson :

« La substance corporelle comporte deux compositions étagées en profondeur : celle de la forme et de la matière qui constitue la substance, et celle de la substance ainsi constituée avec son acte d'exister ... Dans la substance composée de matière et de forme

¹⁷ Léo J. Elders, *La métaphysique de saint Thomas dans une perspective historique*, ed. Vrin, Paris 1994 p. 33.

Petite métaphysique thomiste

se trouve un ordre double : l'un, de la matière même à sa forme ; l'autre, de la chose déjà composée à l'exister qu'elle participe ... Les deux compositions se ressemblent en ceci, que toutes deux sont des compositions d'acte et de puissance ... Elles diffèrent en ceci, que la composition constitutive de la substance corporelle est celle de l'acte de la forme avec la puissance de la matière, au lieu que la composition constitutive de l'être existant est celle de l'acte de l'esse avec la substance même, prise comme déjà constituée ainsi qu'il vient d'être dit, mais encore en puissance à l'égard de l'exister »¹⁸.

L'être individuel résulterait donc d'une double composition d'acte et de puissance. Les deux seraient identiques quant à leur structure aristotélicienne, mais à deux niveaux différents, et c'est ce deuxième niveau qu'Aristote n'aurait pas vu. La première composition serait l'union de la matière et de la forme constituant ainsi la substance ou essence (les deux se confondent dans ce contexte et Gilson semble ne pas faire de différence). La forme aurait pour fonction de rendre la matière *telle*, c'est-à-dire de donner une identité à la substance ou essence mais pas son *esse* ou acte d'exister. La matière demeurerait donc à l'état de non-assignée (car la matière assignée existe et ne fait pas, comme telle, partie de l'essence).

La seconde relation de puissance à acte serait celle de la substance ou essence déjà composée de matière et de forme avec un acte d'être donné directement de l'extérieur par la cause efficiente de l'être. Cette union ferait exister concrètement la chose. D'après Gilson, toujours :

« Pour y parvenir, il faut concevoir l'existence comme un acte radicalement distinct de l'actualité de l'essence ... Il faut aller jusqu'à poser l'essence comme "en puissance" à l'égard de son acte d'exister. Si l'on va jusque-là, on dépasse franchement le plan de l'ontologie aristotélicienne de la substance pour atteindre une ontologie de l'existence proprement dite. C'est peut-être là l'effort suprême de la philosophie première, et c'est celui qu'a tenté, au XIII^e siècle, saint Thomas d'Aquin »¹⁹.

¹⁸ E. Gilson, *L'être et l'essence*, p. 108.

¹⁹ E. Gilson, *L'être et l'essence*, p. 80.

L'acte

Une telle conception de l'acte d'être s'origine dans une lecture biaisée d'un chapitre célèbre de la *Somme contre les Gentils* intitulé « Ce n'est pas la même chose d'être composé de substance et d'être et composé de matière et de forme ». Il nous faut le citer en son entier pour comprendre le travers :

« La composition de matière et de forme n'est pas du même ordre que celle de substance et d'être : bien que l'une et l'autre relèvent de la puissance et de l'acte. Voici pourquoi : En premier lieu, la matière n'est pas la substance même de la réalité, sinon, toutes les formes seraient des accidents, suivant l'opinion des anciens naturalistes ; mais la matière est une partie de la substance. De plus, l'être lui-même n'est pas l'acte propre de la matière, mais de la substance totale. En effet, l'être est l'acte de ce dont nous pouvons dire qu'il est. Or l'être ne se dit pas de la matière, mais bien du tout. Donc on ne saurait dire de la matière qu'elle est, mais c'est la substance qui est ce qui est. Troisièmement, la forme n'est pas l'être lui-même, car être et forme se distribuent selon un certain ordre : ainsi la forme se compare à l'être lui-même comme la lumière au fait de luire, ou comme la blancheur au fait d'être blanc. Car en outre, l'être se compare à la forme elle-même, comme un acte. Si, en effet, dans les êtres composés de matière et de forme, cette dernière est appelée principe d'être, c'est parce qu'elle représente l'accomplissement de la substance, dont l'acte est l'être même : comme le diaphane est pour l'air principe du fait de luire parce qu'il constitue l'air sujet propre de la luminosité. Par conséquent, dans les composés de matière et de forme, ni la matière ni la forme ne peut être dite cela même qui est, ni non plus l'être lui-même. Toutefois la forme peut être appelée ce par quoi la chose est, pour autant qu'elle constitue le principe d'être : c'est la substance totale qui est la chose même qui est ; et l'être lui-même est ce par quoi la substance est appelée un être »²⁰.

²⁰ *Somme contre les Gentils*, L. II, n° 54, n°s 1 à 6. Cerf, Paris, 1993. Trad. Corvez & Moreau. Nous avons gardé intacte cette version, malgré notre désir de la modifier, afin de pouvoir l'analyser aussi dans ses choix de traduction.

Petite métaphysique thomiste

Il est intéressant de comparer la manière dont les deux relations de puissance à acte diffèrent entre elles, d'un côté selon Gilson et de l'autre selon Thomas d'Aquin. Chez le premier, nous l'avons lu un peu plus haut, la substance est puissance à l'être comme la matière est puissance à la forme ; elles sont identiques sur ce point. Les deux diffèrent néanmoins dans la mesure où l'union de la substance à l'être est postérieure à l'union de la matière et de la forme. Elle présuppose cette union préalable, puisque celle-ci constitue la substance. Or, dans ce contexte, la substance est en puissance à la réception de l'être ; elle est comme une matière dont l'être serait comme une forme.

On comprend donc que chez Gilson, il y a un strict parallélisme de construction entre les deux relations de puissance à acte. Substance et matière sont chacune des puissances passives qui reçoivent leur acte constitutif d'un agent extérieur²¹. La matière reçoit la forme de l'agent naturel extérieur conforme, à savoir le géniteur ou le producteur, et la substance reçoit l'être de la cause extérieure de l'être, à savoir l'Être absolu. Du point de vue de la structure de la relation, il n'y a pas de différence. Gilson a écrit : « Elles se ressemblent en ceci, que toutes deux sont des compositions d'acte et de puissance » ; il s'agit dans les deux cas d'une relation de puissance passive à acte reçu d'un agent extérieur. En revanche, la différence proviendrait plutôt des termes associés dans la relation, c'est-à-dire matière et forme dans le premier cas, et dans le second, substance et être ; elle proviendrait aussi de la dépendance de la seconde relation envers la première, puisque la substance doit déjà être constituée de matière et de forme pour recevoir l'être. C'est la même relation, mais à deux niveaux de profondeur successifs.

En va-t-il de même chez Thomas d'Aquin ? Dans le texte cité, il ne revient pas sur la première relation, celle de matière à forme, qu'il avait déjà amplement développée auparavant et dès ses premiers écrits²². Nous avons essayé de la rappeler plus haut, il s'agit bien d'une relation de puissance passive à forme éduite par l'agent. Que nous dit-il de la

²¹ Cette conception est partagée par Maritain, Fabro, de Finance, Wippel, Elders et la plupart des néothomistes du XX^e siècle.

²² *Des Principes de la Nature*.

L'acte

seconde ? Nous lisons : « La forme se compare à l'être lui-même comme la lumière au fait de luire, ou comme la blancheur au fait d'être blanc ».

(--)

Or, qu'est-ce que luire pour la lumière ? Avant de répondre, notons qu'il s'agit d'un verbe, de sorte qu'être devrait aussi se prendre comme verbe et non comme nom si l'on veut respecter le balancement de Thomas. Au contraire, traduire « la forme se compare à l'être... » invite à considérer le terme être comme un nom, à cause de l'article qui l'accompagne. La différence est notable, car un nom est destiné à signifier une chose, une qualité et toute notion abstraite, indépendante d'une quelconque relation au temps et au changement, tandis qu'à l'inverse, le verbe a pour fonction d'exprimer une action comme luire ou une passion comme brûler, attachées précisément au temps et au changement. C'est la leçon des premiers chapitres du *Traité de l'Interprétation* d'Aristote.

Ensuite, luire est l'activité de la lumière ou pour mieux dire de la luminosité/*lumen*²³, ce que Thomas appelle le *diaphane* de l'atmosphère recevant la lumière/*lux*. L'éclat de l'atmosphère est l'effet de la lumière/*lux* se diffusant dans l'air pour l'imprégner afin qu'à son tour, il illumine la planète, du moins sa face ensoleillée. Luire ou éclairer est l'action, l'activité, l'acte de la luminosité. Et si l'on met en œuvre le parallélisme développé par Thomas d'Aquin, on comprend qu'être est l'action, l'activité, l'acte de la forme.

De sorte que la différence de relation de puissance à acte entre la matière et la forme d'un côté, et la substance et être de l'autre, est chez Thomas très éloignée de l'explication de Gilson. Être étant un verbe, il exprime, nous l'avons vu, une action comme luire. Or l'action est le fait d'une puissance active et non d'une puissance passive. La relation de la substance à être est une relation de puissance active à son effet qui est son acte ; la substance est par sa forme ce que nous avons appelé une

²³ Le latin possède deux mots "*lux*" et "*lumen*", que le français traduit dans les deux cas par *lumière*. Mais à strictement parler, l'équivalent de lumière est *lux*, qui exprime l'origine cosmique de toute clarté, tandis que *lumen* exprime plutôt l'effet de la lumière/*lux* dans l'atmosphère et correspond davantage à luminosité, c'est-à-dire à la diffusion ambiante de la clarté de l'air en présence du soleil, phénomène qui autant que l'on sache à ce jour, ne regarde que la planète Terre. Voir notre *Commentaire de Thomas d'Aquin sur le traité de l'âme d'Aristote*, L'Harmattan, Paris 2021, p. 43.

Petite métaphysique thomiste

virtus essendi, une force d'être, une puissance active à causer l'être de l'intérieur. Nous sommes très éloignés de la conception néothomiste d'une substance, puissance passive, et d'un acte d'être donné de l'extérieur par Dieu.

Qu'est-ce qu'être ?

Nous devons dès lors nous interroger : « Qu'est-ce qu'être ? »

(--)

Autant saint Thomas est resté muet sur le thème de l'acte d'être, autant il est prolixe dans l'usage du verbe *esse* (être) et ses explications.

Nous avons déjà rencontré les trois sens fondamentaux du terme ; tantôt il désigne l'essence d'une chose, tantôt il en désigne l'existence concrète et tantôt il renvoie à une conception de l'esprit, applicable même à ce qui n'existe pas. Ici, c'est la seconde catégorie d'emploi qui nous intéresse, et que Thomas identifie d'ailleurs parfois à la notion d'acte d'être²⁴.

(--)

- Être est un verbe d'action !

Thomas n'est pas avare de comparaisons du verbe *esse* avec un verbe d'action. Nous avons déjà cité plus haut ses propos dans le *Commentaire des Sentences* : « On peut aussi dire que l'acte d'être est ce par quoi quelque chose est, comme l'acte de courir est ce par quoi quelqu'un court » en annonçant que nous y reviendrions. Le moment est venu. On lit aussi chez Thomas : « Être est l'acte de quelque chose au titre de ce qui est, comme chauffer est l'acte de ce qui chauffe »²⁵, « Être est l'acte de l'étant résultant des principes de la chose, comme luire est l'acte du lumineux »²⁶. Sans oublier le passage de la *Somme contre les*

²⁴ D'après Humbrecht, *Thomas d'Aquin, Dieu et la Métaphysique*, p. 854 : « Le *Contra Gentiles* associe à la notion d'*actus essendi* l'affirmation décisive « *esse actus est* ». De sorte que Thomas aurait abandonné petit à petit l'expression *actus essendi* au profit de l'infinitif *esse* ».

²⁵ *Commentaire des Sentences*, L. I, d. 23, q. 1, a. 1, co.

²⁶ *Commentaire des Sentences*, L. III, d. 6, q. 2, a. 2, co.

L'acte

Gentils cité plus haut. Être est à l'essence ou à la forme comme chauffer à ce qui chauffe ou à la chaleur, comme luire au luminescent mais aussi comme brûler pour le feu, ou courir pour le coureur. D'une manière générale,

« De même que le mouvement est l'acte du mobile en tant que mobile, de même, être est l'acte de l'existant, en tant qu'il est être »²⁷.

Être est l'activité d'une forme, qu'elle soit substantielle ou accidentelle. « Est, dit absolument, signifie être en acte ; c'est pourquoi il signifie à la manière du verbe »²⁸. Là où, véritablement, les exemples montrent avec le plus de force que le terme *être* est pris comme verbe exprimant une activité²⁹, c'est lorsque saint Thomas fait de vivre l'être même du vivant. Recensons à cet effet quelques extraits :

« Être, c'est vivre pour le vivant »³⁰ ... « C'est, en effet, par sa forme que toute chose est en acte, mais l'âme du vivant est cause d'être, car c'est par elle que le vivant vit, et vivre, c'est être pour lui »³¹ ... « Être est dit l'acte même de l'essence, comme vivre, qui est être pour les vivants, est l'acte de l'âme, non pas l'acte second qu'est l'opération, mais l'acte premier »³².

Et en cela, Thomas se montre parfait disciple d'Aristote qui écrit : « Être, pour les vivants, c'est vivre »³³. La boucle est bouclée ; vivre, c'est être pour le vivant. Vivre n'est pas une opération (un acte second) s'ajoutant au fait d'être, ni une faculté de l'être, c'est être même ! Or, être est l'actualité de l'acte et de la forme. Mais l'acte, avons-nous dit, c'est l'exister effectif de la chose. De sorte que vivre est l'acte de l'âme au sens

²⁷ *Commentaire des Sentences*, L. I, d. 19, q. 2, a. 2, co.

²⁸ *Commentaire du Traité de l'Interprétation*, L. I, l. 5, n° 73.

²⁹ Nous nous en tenons à un point de vue logique et philosophique. Il est vrai que grammaticalement, être est qualifié de "verbe d'état" par opposition aux verbes dits précisément d'"action". Pourtant, nul doute que d'autres verbes d'état comme devenir ou demeurer expriment eux aussi une action. La grammaire a ses lois propres qui ne sont pas nécessairement celles de la logique, et réciproquement.

³⁰ *Somme contre les Gentils*, L. I, ch. 98, n° 2.

³¹ *Commentaire du Traité de l'Âme*, L. II, l. 7, n° 11.

³² *Commentaire des Sentences*, L. I, d. 33, q. 1, a. 1, ad 1.

³³ Aristote, *Traité de l'âme*, L. B, ch. 4, 415b13.

Petite métaphysique thomiste

de l'effectivité première d'une puissance active. L'âme unie au corps organique exerce une *virtus essendi*, une force d'être qui est une *virtus vivendi*, une force de vivre. Ainsi, exister comme vivant, être au point de vivre, est l'activité première – l'actualité – de cet acte qu'est l'âme.

En conclusion, donc, être n'est ni une forme, ni un mouvement, ni une opération, mais l'acte premier d'une puissance active. Être est l'acte de la forme un peu comme voir est l'acte de la vue. Certes, pour l'âme, voir est une opération, un acte second, mais pour la vue, voir est son acte, son acte premier. La force d'être est, en effet, constituée par l'union de la forme et de la matière où la matière est puissance passive à être et la forme puissance active à être. C'est en cela qu'être est issu des principes de l'essence.

Il est évident qu'une telle vision de l'être diffère profondément de la conception néothomiste de l'acte d'être. On ne peut de ce fait admettre que l'expression latine « *esse est actualitas omnium actuum* »³⁴, qui signifie « être est l'actualité de tous les actes » soit trop fréquemment traduite chez les néothomistes par « l'être est l'acte de tous les actes » au sens où l'entend Fabro :

« *Acte de tous les actes, l'esse est l'unique acte qui s'impose dans sa réalité, sans contenu propre, et il est donc sans limite parce que l'esse est l'acte sans ajout ; dans les choses finies, dans la nature et dans l'âme, l'esse est l'acte qui actue* »³⁵.

Car en aucun endroit dans toute l'œuvre de Thomas d'Aquin, ne se trouve l'expression *actus omnium actuum*, (acte de tous les actes). On est obligé de constater une nouvelle fois que cette école néoscholastique a parfois tendance à tirer à soi une traduction qui serait dérangeante pour sa thèse si elle se contentait d'être textuelle. L'actualité d'un acte est tout autre chose que ce que pourrait être "l'acte d'un acte". Pour prendre une comparaison, on peut admettre, en effet que l'expression "l'humanité de l'homme" ait un sens ; *humanité* signifie ce qu'il y a de plus humain chez l'homme, et s'oppose à sa *bestialité* qui en est la dimension inverse. Mais remarquons que parler de "l'homme de l'homme" ne veut tout

³⁴ *Q.D. de Potentia*, q. 7, a. 2, ad 9.

³⁵ Cornelio Fabro, *Participation et causalité selon s. Thomas d'Aquin*, Parole et Silence, Paris 2015 (réimpression de l'édition de 1961), p. 83.

L'acte

simplement rien dire. Eh bien, il en est de même pour "l'actualité de l'acte". *Actualité* s'oppose à *passivité* comme deux dimensions de la force d'être ; mais nous en concluons que parler d'"acte de l'acte" n'a pas plus de sens qu'"homme de l'homme".

La forme est cause d'être

La forme est donc cause d'être. C'est une sentence fréquente chez Thomas sous différentes formulations et même repérable chez Aristote ; « la forme donne d'être »³⁶.

Voici sur quel principe Thomas argumente : la forme éduite fait être en acte final une matière élaborée sous la motion de l'agent, et la composition des deux, c'est-à-dire de la forme et de la matière individuelles, fait être la substance première une fois l'agent retiré.

« La forme est cause de la matière en lui donnant d'être en acte, et la matière est cause de la forme parce qu'elle la soutient ... La forme substantielle donne d'être purement et simplement à la matière ... La matière, quant à elle, ne soutient pas toujours la forme dans l'absolu, mais seulement lorsqu'elle est forme de ceci qui existe en cela, comme le corps humain envers l'âme rationnelle »³⁷ ... « Il n'existe aucune autre cause responsable de l'unité des êtres composés de matière et de forme, que celle qui meut la puissance vers son acte »³⁸.

Précisons que la cause « qui meut la puissance vers son acte » est l'inclination de la matière assignée à sa forme. Rappelons le déroulement : l'agent introduit, ou plus exactement éduit la forme par élaboration et complexification progressive de la matière première jusqu'à ce que celle-ci devienne matière dernière précisément en puissance à l'acte précis qu'est telle forme ; un peu comme le menuisier choisit et prépare le bois qu'il veut destiner à son ouvrage. Cet acte reçu, cette forme, est de même espèce

³⁶ *Somme de théologie*, Ia, q. 76 a. 4 co. : « La forme substantielle donne d'être purement et simplement ». Aristote, *Traité de l'Âme*, L. II, ch. 4, 415b12 : « La cause d'être est, pour toutes choses, la substance formelle ».

³⁷ *Commentaire de la Métaphysique*, L. V, l. 2, n° 775.

³⁸ *Commentaire de la Métaphysique*, L. VIII, l. 5, n° 1767.

Petite métaphysique thomiste

que la forme de l'agent qui agit selon ce qu'il est³⁹, comme le banc fabriqué est conforme à l'idée que s'en faisait l'artisan. Au départ, en effet, la matière première est indifféremment en puissance à toute forme naturelle, quelle qu'elle soit ; le bois est indifféremment en puissance au lit ou au banc, et le marbre à la table ou à la statue. Mais au terme de son élaboration par l'agent, la matière dernière n'est plus en puissance qu'à la seule forme pour laquelle elle a été disposée ; plus l'artisan donne forme de lit au bois et moins ce dernier est en puissance à autre chose, et de même, plus le sculpteur fait naître les traits d'Hermès, moins le marbre est en puissance à une autre figure.

« La matière dernière appropriée à la forme, ainsi que cette forme, sont identiques. La première est comme une puissance dont l'autre est l'acte »⁴⁰.

(--)

Unie à sa forme, la matière dernière est alors inclinée vers elle et par elle comme le corps organique l'est envers l'âme et par l'âme. C'est ainsi que se forge l'unité par soi de la substance naturelle. Une fois le panda engendré, son âme maintient active l'organisation biologique de son corps afin que celui-ci demeure en puissance à elle. C'est cela vivre pour le vivant.

Seule la forme est donc cause d'être par soi de la substance naturelle. La cause agente comme la cause finale et la cause matérielle sont seulement causes de venue à l'être. Saint Thomas écrit en effet :

« La cause étant ce dont l'être d'autre chose suit ... d'un point de vue absolu, la cause de l'être est la forme par laquelle chaque chose est en acte. Du point de vue du passage de la puissance à l'acte, tout être potentiel est actualisé par un être en acte, raison de la nécessité de deux autres causes, entendons la matière et l'agent, qui conduit la matière de la puissance à l'acte ... Ce vers quoi tend l'action [de l'agent] se nomme cause finale ... La forme

³⁹ *Somme contre les Gentils*, L. I, ch. 49, n° 3 : « Tout agent agit semblablement à lui-même ». Une centaine d'autres références chez Thomas d'Aquin.

⁴⁰ *Commentaire de la Métaphysique*, L. VIII, l. 5, n° 1767.

L'acte

est cause absolue d'être, tandis que les trois autres [matière, agent, finalité] sont causes de l'acquisition de l'être »⁴¹.

En conclusion, « la forme fait être, non qu'il s'agisse de l'être de la matière ou de la forme, mais du subsistant. Quand le composé de matière et de forme est subsistant par soi, ce composé reçoit de la forme d'être absolument par soi »⁴². L'*actus essendi* ou acte d'être est donc l'acte produit par la *virtus essendi* ou force d'être.

- *Objection : Dieu lui-même est cause propre d'être*

Il existe pourtant une objection majeure à l'affirmation que la forme est cause active d'être. Saint Thomas soutient en effet que :

« Être est ce qui est causé en premier, cela ressort du fait qu'il est commun. Par conséquent, la cause propre d'être est l'agent premier et universel, à savoir Dieu »⁴³.

Ou bien :

« Comme Dieu est être même par son essence, l'être des créatures doit être son effet propre, comme enflammer est l'effet propre du feu »⁴⁴.

Thomas l'affirme à maintes reprises, Dieu est cause propre et/ou cause immédiate de l'être des choses. Or, les termes *propre* et *immédiat* ont un sens très fort. *Propre* signifie *approprié, adéquat, strictement ajusté* ; *immédiat* veut dire *direct, contigu, sans aucun intermédiaire*. L'association de ces deux adjectifs semble bien réfuter toute intervention de la forme dans la donation de l'être. Elle n'a pas sa place entre Dieu et l'être, puisque Dieu est cause immédiate, elle n'est pas non plus à la mesure de l'être puisque Dieu seul en est la cause ajustée.

⁴¹ *Commentaire de la Physique*, L. II, l. 10, n° 240.

⁴² *Commentaire des Sentences*, L. 3, d. 6, q. 2, a. 2, ad 1.

⁴³ *Somme contre les Gentils*, L. 2, ch. 21, n° 4.

⁴⁴ *Somme de théologie*, Ia, q. 8, a. 1, co. Voir aussi : *Somme de théologie*, Ia, q. 45, a. 5, co. ; *Commentaire des Sentences*, L. 2, d. 1, q. 1, a. 4, co.

Petite métaphysique thomiste

C'est très évidemment de ce principe premier que découle l'ensemble des caractéristiques de la métaphysique néothomiste de l'acte d'être. Parmi ses thèmes centraux, signalons notamment l'origine supra philosophique de la découverte de l'acte d'être, la différence entre acte existentiel et acte formel, le caractère *subliminal* de la métaphysique prêtée à Thomas d'Aquin⁴⁵, l'insistance sur les thèmes de la participation et de la création, l'inspiration néo-platonicienne de cette métaphysique, le dépassement et même la subversion d'Aristote par Thomas d'Aquin.

La connaissance de l'acte d'être, disent-ils, aurait donc une origine supra philosophique. Gilson montre, en effet, dans son *Éléments de philosophie chrétienne* que la nécessité de concevoir un acte d'être pour expliquer l'existence des choses apparaît lors du recouvrement de la philosophie par la Révélation chrétienne, car seul l'Être absolu, à savoir Dieu, peut être la cause efficiente de l'être des choses, et il ne peut le faire que par Création. L'origine de la notion d'acte d'être se trouverait donc dans les données de la foi catholique, raison parmi d'autres pour lesquelles un auteur païen comme Aristote ne pouvait pas, selon lui, parvenir à ce niveau de profondeur métaphysique.

« Pourquoi faut-il attribuer [à un être existant] une "existence" distincte du fait qu'il existe ? ... Cette impasse [des métaphysiques antérieures] nous invite à abandonner la voie philosophique – des créatures à Dieu – pour tenter d'emprunter la voie théologique – de Dieu aux créatures. Il se pourrait que Thomas d'Aquin ait d'abord conçu la notion d'un acte d'être (esse) en rapport avec Dieu ; et ensuite, à partir de Dieu, qu'il en ait fait usage dans son analyse de la structure métaphysique des substances composées »⁴⁶.

⁴⁵ Un auteur comme J.F. Wippel répète à l'envi que ce qui constitue à ses yeux la métaphysique thomiste ne se trouve pas comme tel chez Thomas d'Aquin, surtout pas dans ses commentaires d'Aristote, mais est déductible d'une compilation d'extraits de ses œuvres dites "plus personnelles" d'inspiration qualifiée de néo-platonicienne. Il n'est pas le seul à s'exprimer ainsi. Autant Gilson que Fabro sont habiles à faire dire à Thomas ce qu'il ne dit pas mais qu'il aurait certainement dit s'il avait voulu le dire.

⁴⁶ E. Gilson, *Éléments de philosophie chrétienne*, pp. 211-212. Nous voyons combien la démarche de Gilson est l'inverse même du mode de procéder métaphysique que nous avons analysé précédemment chez Thomas d'Aquin.

L'acte

Cette conception de l'acte d'être est donc hautement symbolique de ce que Gilson appelle la "philosophie chrétienne", c'est-à-dire la part de débordement de la théologie sur la philosophie. De sorte que la vérité de l'acte d'être est comme introduite *a priori* de l'extérieur dans la philosophie, par un autre type de considération de la réalité. Cet acte apparaît dès lors comme une pétition de principe faisant de la philosophie une discipline quasi-subordonnée à la théologie dont elle recevrait son sujet. En effet :

« Au sein de la doctrine sacrée, le partage ne passe donc pas entre théologie ou philosophie, mais entre l'autorité de la foi et tout ce qui est mis à son service. Désormais, les arguments rationnels qui y sont reçus ou produits lui appartiennent, quoique sans rien perdre de leur nature, et même en la voyant renforcée. La métaphysique enfin, n'y est nommée ni théologie, ni philosophie, elle devient doctrine sacrée »⁴⁷.

Cet extrait que nous venons de citer conclut le monumental essai d'Humbrecht sur les relations entre Dieu et la métaphysique chez saint Thomas. Il paraît clair pour lui qui revendique sa filiation à Gilson, que la métaphysique pratiquée par un chrétien, fait partie de la Doctrine Sacrée. « Sans rien perdre de sa nature », se sent-il obligé d'ajouter, car sans doute pressent-il que son lecteur pourrait naturellement en douter pour de bonnes raisons. Nous nous sommes largement étendu à ce sujet dans une note de lecture que nous avons rédigée sur cet ouvrage⁴⁸ dont on dira que le point faible central est une conception de la Doctrine Sacrée très répandue chez les néothomistes, mais très étrangère à la pensée de Thomas d'Aquin.

Il y a quelque chose de comparable chez Maritain, quoique plus indépendant de la foi chrétienne. Pour lui, la connaissance de l'acte d'être est moins le fruit de la Révélation que le résultat d'une intuition dépassant la raison ; une « intuition de l'être » que l'auteur réserve à « quelques rares métaphysiciens privilégiés »⁴⁹, comme une sorte

⁴⁷ Thierry-Dominique Humbrecht op. *Thomas d'Aquin, Dieu et la Métaphysique*, p. 1345.

⁴⁸ *Thomas d'Aquin, Dieu et la Métaphysique*, Note de lecture, www.thomas-d-aquin.com/page-lectures-31.html.

⁴⁹ Cité par Léo J. Elders, *La métaphysique de saint Thomas d'Aquin*, p. 221.

Petite métaphysique thomiste

d'extase mystique naturelle. Il est par conséquent impossible d'argumenter contre cette thèse, car ce serait avouer ne pas faire partie de ces *Happy few* qui ont bénéficié de cette intuition et donc n'avoir aucun titre à en juger.

De même, Elders écrit : « Selon Fabro, saint Thomas n'a pu développer sa doctrine de l'être comme l'acte de l'étant que dans la perspective de la doctrine chrétienne de la création »⁵⁰. À propos, précisément du passage de la *Somme contre les Gentils* qui traite de la double composition d'acte et de puissance, Humbrecht précise :

« Seule la perspective d'un Dieu créateur donnant l'être aux choses peut orienter la métaphysique vers la position d'un acte d'être »⁵¹.

Car dans cette doctrine, la donation propre et immédiate de l'acte d'être par Dieu lui-même ne peut se faire que par pure création. Dieu n'est pas, disent-ils avec raison, un demiurge platonicien soumis à quelque substrat éternel pour produire les choses en contemplant les idées. Il est censé le faire par création *ex nihilo* en conférant aux essences cet acte final d'exister qu'elles reçoivent passivement de l'extérieur, directement de la main même de Dieu. Chaque venue à l'être est dès lors une authentique création divine. Knasas, que nous avons déjà rencontré dans l'introduction, l'exprime en une phrase lapidaire : « Causer quelque chose en causant son *esse*, c'est causer la chose sans aucun autre préalable. C'est créer la chose »⁵². Les rôles sont donc bien définis dans cette perspective : l'acte d'être créé par Dieu confère à l'essence son existence, tandis que l'essence donne à l'acte d'être créé sa qualification spécifique, son *être tel*.

Mais ce scénario dépend de quelques présupposés. Dans cette perspective en effet, c'est l'essence qui donne à l'acte d'être sa spécificité. Cela signifie donc que, considéré en lui-même, encore dans les mains de Dieu, l'acte d'être n'aurait aucune spécification qui le limiterait à être tel ou tel (puisque ce serait le rôle de l'essence de la lui donner),

⁵⁰ -*id-* p. 222.

⁵¹ Thierry-Dominique Humbrecht, *Introduction à la métaphysique de Thomas d'Aquin*, Paris, Vrin, 2023, p. 197.

⁵² John F.X. Knasas, *Aquinas' Ascription of Creation to Aristotle*. Trad. personnelle.

L'acte

mais il serait en quelque sorte absolu et illimité. Gilson écrit : « L'acte d'être *moins l'essence surajoutée* est exactement l'acte d'être infini qui est Dieu »⁵³ ou encore « Dieu lui-même ne pourrait créer ces monstres que seraient des actes finis d'exister »⁵⁴. L'essence en revanche, est une limite qui confère sa finitude à l'acte d'être qu'elle reçoit comme toute puissance limite son acte en le recevant.

*« Les essences qui déterminent l'acte d'être à être une étoile ou une libellule ne le perfectionnent pas mais le restreignent ; elles ne l'enrichissent pas, mais le limitent. En lui-même et par lui-même, l'être est un acte plénier »*⁵⁵.

Bien entendu, les néothomistes n'ignoraient pas l'insistance de Thomas d'Aquin à affirmer que « la forme donne d'être » et voulurent se confronter à cette sorte de contradiction. Cette formule, écrit Fabro, « revient à chaque instant dans l'œuvre de saint Thomas »⁵⁶. Leur réponse la plus fréquente fut donc de soutenir que la forme ne donnait pas l'être absolu, mais offrirait seulement d'être « ceci ou cela, une étoile ou une libellule ». La forme rend l'être *tel* lorsque Dieu lui confère l'être absolu. Ils dévaluèrent ainsi le poids de la forme pour en faire un acte purement formel sans impact entitatif ; un acte qui spécifierait mais ne ferait pas exister, car ce rôle reviendrait à l'acte d'être donné directement par Dieu.

Fabro écrit dans une note de son maître-livre :

*« "Forma dat esse" parce que seule l'essence réelle, qu'elle détermine comme acte formel, est le véritable sujet de l'"esse-actus essendi". La forme est pour ainsi dire transfigurée métaphysiquement dans le thomisme : elle donne à l'essence l'"acte formel" et par conséquent en fait ensuite la "puissance" réceptive de "l'esse-actus essendi" »*⁵⁷.

⁵³ Etienne Gilson, *Introduction à la philosophie chrétienne*, Vrin, Paris, 2007, p. 182. Mise en italiques par l'auteur.

⁵⁴ Etienne Gilson, *L'être et l'essence*, p. 121.

⁵⁵ André M. Léonard, *Métaphysique de l'être*, Paris, 2006, Cerf p. 38.

⁵⁶ C. Fabro, *Participation et causalité*, p. 345.

⁵⁷ *-id-*, p. 351, note 67.

Petite métaphysique thomiste

Mais il est à noter que Fabro, un peu plus loin dans cette note, fait erreur sur la conception aristotélicienne de la forme. Il écrit, en effet : « Avant tout, “*forma dat esse formale*”, c’est-à-dire elle est l’élément constitutif de toute essence réelle. C’est le sens purement aristotélicien (mais au fond platonicien aussi) ». Or bien au contraire, une des grandes différences entre Aristote et Platon, c’est que chez le premier, la forme ne se contente pas de constituer l’essence, mais constitue d’abord l’individu. Et l’individu existe ainsi par sa forme naturelle et non pas par une idée platonicienne séparée. C’est à l’inverse l’essence qui existe par l’individu. La forme, selon Aristote, ne se contente pas de donner un *esse formale* (le fait d’être *tel*) à l’essence mais bien un *esse absolutum* (le fait d’être purement et simplement) à la substance première. « Puisque la matière est en raison de la forme, de cette façon la forme donne et l’être et l’espèce à la matière »⁵⁸. Nous lisons bien que la forme ne se contente pas de donner l’espèce à la matière, mais aussi son être : « et l’être et l’espèce ». Ce n’est pas le seul endroit où Fabro affaiblit la portée véritable de la philosophie aristotélicienne⁵⁹. Oserions nous paraphraser Bañez⁶⁰ : « C’est cela que très souvent saint Thomas affirme hautement et que les thomistes ne veulent pas entendre... » ? *La forme donne d’être !*

Gilson, quant à lui, identifie le plus souvent forme et essence. « Si l’on demande “ce que cette chose est”, écrit-il, on répondra par la définition de son essence, c’est-à-dire de sa forme »⁶¹ ; et il ajoute « l’acte qui fait que la substance existe peut et même doit s’ajouter à l’acte de la forme qui cause la substance »⁶². On ne peut mieux dire que Gilson a une vision *essentialiste* ou *substantialiste* de la forme, contrairement à Aristote qui en a une vision *existentialiste* en raison de

⁵⁸ *Q. D. de Anima*, a. 10, ad 2. Voir aussi *Commentaire de la Métaphysique*, L. V, l. 2, n° 775 : « En effet, La forme substantielle donne d’être purement et simplement à la matière ».

⁵⁹ Voir notre note de lecture sur *Participation et causalité selon Thomas d’Aquin* de Cornelio Fabro : www.thomas-d-aquin.com/page-lectures-31.html.

⁶⁰ Domingo Bañez, *Commentaire scolastique de la première partie de la Somme de théologie de Thomas d’Aquin*, q. 3, a. 4. Bañez est un dominicain thomiste espagnol du XVI^e siècle ; professeur de théologie à Salamanque, confesseur de Thérèse d’Avila.

⁶¹ E. Gilson, *L’être et l’essence*, p. 57.

⁶² *Ibid.* p. 104.

L'acte

sa définition de l'acte. Comme Fabro et d'autres, il est conduit à sous-estimer la profondeur métaphysique de la forme, pour pouvoir faire une place à la théorie de l'acte d'être. Humbrecht, pour finir, se contente de botter en touche sans se retourner ; il n'a manifestement pas vu la question.

En conclusion, la causalité de la forme se réduirait à conférer ce que Fabro appelle un "*esse formale*" ; autrement dit, la forme serait l'acte de l'essence ou de la substance, mais à condition d'entendre la substance seconde et universelle, encore en puissance à être substance première grâce à la réception de l'acte d'être dont elle est en attente. Ce dernier acte lui serait conféré directement par Dieu par création *ex nihilo*. Il faut « concevoir l'être non plus comme forme, mais comme acte »⁶³.

- *Contre-objections*

Avant d'aborder l'objection principale de la causalité propre et immédiate de l'être par Dieu, nous allons nous interroger sur quelques impasses auxquelles semblent mener les déductions néothomistes envisagées ci-dessus.

Tout d'abord, une puissance est toujours adossée à un acte qui ne peut pas être l'acte pour lequel elle est en puissance. Le gland n'est pas en acte du fait du chêne qu'il est appelé à devenir, mais bien du fait de la vertu génitrice du chêne d'où il est tombé. La matière première n'existe jamais par elle-même, mais est toujours sous l'emprise d'un acte qui est, non pas l'acte que le processus de génération va lui donner, mais l'acte de l'être préexistant, disons les gamètes, au service de ce processus. Par conséquent, toute puissance en tant que puissance existe par la vertu de l'acte préalable auquel elle doit d'être puissance à un autre acte. L'essence ne saurait donc exister par l'acte d'être pour lequel elle serait en puissance, mais par un acte antérieur.

Mais ceci conduit à ce que l'essence – ou la substance – déclarée en puissance, le soit par un acte préalable qui la fait être puissance. Autrement dit, elle devrait déjà exister avant de recevoir son acte d'être. Nous entrons alors dans l'histoire multiséculaire de l'opposition

⁶³ Bernard Montagnes, *La doctrine de l'analogie de l'être d'après saint Thomas d'Aquin*, Paris, Nauwelaerts, 1963, p. 91.

Petite métaphysique thomiste

irréductible entre *l'esse essentialis* et *l'esse existentis* (être de l'essence et être de l'existence) depuis Gilles de Rome et Henri de Gand. Problème définitivement insoluble pour la raison expliquée dans les *Topiques* par Aristote : les termes de la problématique ont été mal définis au départ⁶⁴. Le plus curieux, c'est que Gilson était très conscient de ce paradoxe. Il écrit :

« Pour pouvoir entrer en composition réelle avec l'existence [c'est-à-dire l'esse existentis – l'être de l'existence], il faut évidemment que l'essence elle-même soit réelle, c'est-à-dire qu'elle existe [c'est-à-dire l'esse essentialis – l'être de l'essence] ... Si l'essence dont on parle existe, elle n'a plus à se composer avec l'existence ; si elle n'existe pas, comme elle n'est rien, elle ne peut composer avec rien. Telle qu'elle est ici formulée, l'objection est irréfutable »⁶⁵.

Au reste, cette objection est à ce point irréfutable que Gilson s'enfoncé dans le paradoxe de la précession mutuelle dans l'être⁶⁶ en voulant expliquer que l'esse, s'il est inconnaissable par concept puisque les concepts portent sur l'essence, peut néanmoins être parfaitement réel, mais sans exister par lui-même en dehors de son union avec l'essence. Il développe une dialectique en forme de boucle infinie où l'exister n'existe pas en dehors de l'essence ni l'essence n'existe en dehors de l'exister.

« Ce qui est réel, écrit Gilson, ce n'est ni l'esse ni l'essence, mais l'étant que leur union constitue. Non seulement l'essence doit à l'esse l'existence qui lui permet de composer avec lui, mais l'esse fini lui-même doit à l'essence l'être qui lui permet à son tour de composer avec elle »⁶⁷.

⁶⁴ Aristote, *Topiques*, L. VIII, ch. 3, 158b15 : « D'une façon générale, pour tout problème, quand il est difficile à attaquer, il faut toujours supposer, ou bien qu'il a besoin d'une définition, ou bien qu'il est au nombre des choses qui se disent de plusieurs façons ».

⁶⁵ Etienne Gilson, *L'être et l'essence*, pp. 111, 112.

⁶⁶ Paradoxe selon lequel A dépendrait de B pour exister, mais B dépendrait de A pour exister. Ce cercle est insoluble et rien n'existe, ni A ni B.

⁶⁷ Etienne Gilson, *L'être et l'essence*, p. 117.

L'acte

D'ici à ce que rien n'existe !... Osons dire que Gilson est impuissant à détruire l'argument qu'il formule avec netteté et auquel il veut s'opposer. En désespoir de cause, il brandit l'accusation passe-partout du néothomisme : s'il n'en avait pas été ainsi, « saint Thomas n'aurait pu distinguer réellement l'essence de l'existence »⁶⁸. Péché mortel absolu dans leur bouche ! Mais comment distinguer réellement deux principes dont on nous dit qu'ils ne sont pas réels en eux-mêmes et n'existent pas l'un sans l'autre ni l'autre sans l'un ? Gilson passe finalement à autre chose et ne reviendra plus sur cette question pourtant essentielle.

C'est à se demander si cette fausse querelle de *la distinction réelle ou non de l'être et de l'essence*, totalement absente chez Thomas, n'est pas un leurre tendu par le diable pour obnubiler les métaphysiciens thomistes depuis des décennies – voire des siècles – et les détourner d'autres sujets autrement fondamentaux.

En conclusion, pour que l'essence néothomiste puisse être en puissance à l'acte d'exister, elle devrait au préalable exister sous l'emprise d'un acte antérieur qui l'assume. De sorte que lui rajouter de l'extérieur un acte d'être ou d'existence serait un doublon incongru. Notons ici un aspect répandu parmi les thomistes de l'acte d'être : ils sont bien davantage préoccupés de vastes intuitions universelles que de rigueur logique.

(--)

- *Dieu ou la forme ?*

Pour revenir à notre objection principale, à la question : « Est-ce Dieu ou la forme qui est cause d'être ? », saint Thomas pourrait bien avoir tranché en faveur de Dieu.

(--)

Mais ...

(--)

⁶⁸ -*id-* p. 113.

Petite métaphysique thomiste



amazon